

Cérémonies du 11 novembre 2011

Mesdames et messieurs, **Nous sommes réunis en cette veille de 11 novembre pour nous souvenir de l'histoire qui a marqué le monde au début du XX^e siècle.** Le 11 novembre 1918, il y a 93 ans, la première guerre mondiale s'achève. C'est dans la clairière de Rethondes dans la forêt de Compiègne qu'au petit matin, les autorités alliées et allemandes signent l'armistice. Il prend effet à 11 heures pour une durée de 36 jours renouvelables. Un peu plus tard dans la journée, Georges Clémenceau, président du Conseil et ministre de la Guerre, en lit les conditions à l'Assemblée nationale devant des députés en liesse.

Le bilan humain de ces 53 mois de guerre est effrayant. Dans le camp français, 900 hommes ont été tués chaque jour. Autrement dit, un soldat sur quatre mobilisés est mort. La guerre a fait un million quatre cent mille victimes françaises. **Quelle famille n'a pas été touchée ? Laquelle n'a pas payé son tribut à la patrie en morts ou en blessés ? La blessure infligée à la Nation est sans commune mesure.** À l'échelle du monde, avec 65 millions de mobilisés, 20 millions de blessés, 8 millions de morts, les chiffres donnent le vertige. Quant à la seule journée du 11 novembre, elle a fait 11 000 morts, blessés ou disparus, des soldats de tous les pays que des officiers ont contraints à monter au front par devoir ou par bêtise.

1918, il semble loin le temps où les idées pacifistes essaïmaient en Europe. À l'engagement de la France dans le conflit en août 1914, l'Union sacrée prévaut entre les partis politiques, même les plus pacifistes, au nom de la défense de la patrie. Le XXI^e congrès universel de la Paix, qui devait avoir lieu à Vienne en septembre 1914, sera annulé et inscrit, lui aussi, sur la liste des dommages de guerre. Soixante-dix ans de grandes espérances sont balayées d'un trait. Ouvrant justement le Congrès international de la Paix se tenant à Paris en 1849, Victor Hugo, qui s'en était vu confier la présidence, dessinait l'avenir dans un monde où triomphait la paix. *«Au XX^e siècle, disait-il, il y aura une nation extraordinaire. Cette* »

» *nation sera grande ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale. Cette nation : elle s'appellera l'Europe. (...) Elle s'appellera l'Humanité.* C'est cette aspiration que la guerre de 14 ruine en quelques heures et qu'elle étouffe quatre années durant.

Après l'armistice de 1918, une nouvelle idée du pacifisme naît du sang des morts et des blessés. Car cette guerre aux chiffres terribles doit être la Der des der. C'est le *credo* des poilus qui sont rentrés du front. S'ils ont perdu une part d'eux-mêmes dans les tranchées, ils veulent que ce qu'ils ont vécu serve à quelque chose. **L'espoir d'un monde qui cultive la paix se faufile chez les poètes et dans les cercles d'intellectuels. Il nourrit la réflexion politique. Ici même, dans notre ville, l'avènement de ce centre-ville prolonge cette conviction.** Une fois maire, Lazare Goujon, le concepteur des Gratte-ciel, qui a été médecin sur le front d'Orient, arpente les congrès de réformateurs qui se tiennent en Europe. **Il entend lui aussi participer concrètement à l'édification d'une société nouvelle dans laquelle l'urbanisme et la culture contribuent au progrès.**

Du palais du travail, qui est la première pièce de l'ensemble urbain des Gratte-ciel, Lazare Goujon souhaite faire un Temple laïque, *permettant l'éducation intégrale de la classe ouvrière*. C'est pourquoi le bâtiment, à son origine, héberge un dispensaire d'hygiène sociale, une brasserie, une piscine et des salles de réunion pour les associations et les syndicats. Il héberge aussi un théâtre municipal qui doit participer à l'émancipation des ouvriers. Le maire marque son désaccord, quand il apprend que l'opérette romantique *Le pays du sourire* en sera le spectacle d'inauguration. Lui voulait qu'on y joue *Les marchands de canons*. La pièce de Maurice Rostand a été interdite à sa première création en 1933 à Paris parce qu'elle dénonce fortement la guerre et le jeu trouble des fabricants d'armes. Lazare Goujon, comme il le dit lui-même dans un courrier à son secrétaire général Michel Dupeuble, aimerait faire de sa diffusion «un coup de tonnerre». Ce ne sera que partie remise puisque la pièce sera présentée en avril 1934.

Quant au Théâtre national populaire, que l'Etat a transféré à Villeurbanne en 1972 dans ce théâtre voulu par Lazare Goujon, ce TNP dont nous inaugurons la nouvelle physionomie ce soir et trois jours durant après une importante rénovation, il est un héritage direct de la première guerre mondiale. Quand il ouvre ses portes à Paris le 11 novembre 1920, la dépouille du Soldat inconnu est tout juste arrivée de Verdun, pour être honorée au Panthéon, puis à l'Arc de triomphe. C'est un jeudi. À quelques pas de là, au Trocadéro, Firmin Gémier prend officiellement la direction du TNP. Il est la cinquième scène nationale, tout juste créée en juin 1920 par les députés, pour offrir au peuple une alternative à la misère et à l'alcoolisme, comme le demandent partis politiques et syndicats.

» Le projet de Firmin Gémier va au-delà. L'homme a une forte personnalité. Il fait feu de tout bois : contre les écrivains qui ne savent pas parler au peuple, ce grand martyr tombé pour la défense de la patrie, contre le théâtre qui ne peut pas être un simple divertissement compte tenu de ce qui vient de se produire, contre ce qu'il appelle *«le grand cadavre de la guerre»*. Il est persuadé que, depuis l'Antiquité et par-delà les temps, la démocratie circule par la littérature. Alors, il va faire du TNP un théâtre nouveau qu'il décrit comme *«le Théâtre du Peuple français, celui de la démocratie qui naît et s'organise»*. Dans ce théâtre investi d'une mission citoyenne et *«d'éducation sociale»* comme il le dit lui-même, le prix des places sera trois à quatre fois moins cher qu'ailleurs pour que les ouvriers puissent y venir facilement... et les ouvriers viendront. Gémier sera aussi celui qui renoue avec les dramaturges allemands au motif que tout le monde, je le cite, a *«hérité des fruits pourris de la guerre»* et qu'un autre monde peut naître de l'union internationale des artistes.

Mesdames et messieurs, pendant trois jours, nous inaugurons les nouveaux bâtiments du Théâtre national populaire dont le chantier s'est accompagné d'une rénovation complète de l'édifice Palais du travail. Comme je viens de l'expliquer, **la page que nous écrivons aujourd'hui par cette réhabilitation ambitieuse nous ramène sans détour, presque automatiquement, à l'histoire de la Grande guerre. Elle nous renvoie aussi et surtout à la foi de quelques hommes qui croyaient en le pouvoir des mots, les mots du théâtre, les mots de la politique. Il faudra du temps, une génération et une autre guerre, pour que leurs idées s'enracinent dans le sol de l'Europe.**

Jean-Paul Bret

maire de Villeurbanne